

## **Initiation chez les Tarahumaras**

*Raymonde Carasco*

**A LA PREMIÈRE DANSE**, les Pascoleros sont nus.

À la seconde, ils revêtent leur casque de plumes.

À la troisième, ils ceignent les sonnailles dorsales.

Le premier Pascolero, plus âgé et plus large d'épaules, danse dans une latéralité plus accentuée. Les pieds frappent à plat le sol, les bras ballants inertes, torse penché, entièrement soumis à l'appel primordial de la terre. Gravitation souterraine. Le dos des mains, le dessus des pieds peints de noir, accusent sa peau plus sombre, par quel énigmatique privilège. L'autre garde les extrémités plus claires, non peintes. Le Noir mène toujours la danse, dans un préséance inaliénable.

Le second, extrêmement mince, pose sur l'aire circulaire de la danse des pieds si souples que toute sa silhouette n'est plus qu'une marionnette incroyablement élégante, mue au lieu même où son dos se brise par les fils de quelque divin montreur. Homme dans toute sa force qu'on pourrait prendre pour un adolescent, tant est grande la finesse des formes, la délicatesse des articulations, et qu'une radicale absence d'hésitation, la parfaite précision de chacun des gestes révèle d'une autorité singulière. Lui aussi absolument soumis pourtant au pas et au rythme, à cette force invisible qui du haut des reins anime son corps si rigoureusement abandonné.

Quand nous quittons les Tarahumaras, au milieu de la nuit, la lune pleine est au-dessus de nos têtes, prête à basculer vers l'ouest, énorme et basse. elle projette l'ombre de la croix, celle des corps des deux danseurs, avec une précision bleue qui m'étonne encore.

Nous revenons au petit matin. Déjà le soleil frappe le dos des danseurs; révèle les couleurs blanc ocre noir de ces lanières pointillées qui font leur peau Si semblable au serpent, tandis que les traits brefs et horizontaux, vertèbre par vertèbre, annellent une colonne nouvelle, rephysiologisent un corps de pure surface symétriquement partagé en un côté droit et un côté gauche. Des omoplates, les lignes descendent, s'arrondissent, passent sous les bras, puis remontent vers l'avant jusqu'à se joindre à la pointe du sternum et dessinent le gilet des côtes que l'on dit flottantes.

En haut du dos, près du cou et au milieu de la poitrine, deux crois noires indiquent l'envers et l'avant d'un même lieu vital, celui, dit-on, d'où le souffle, au moment de la mort, s'échappe.

Un double bracelet, aux chevilles, aux genoux, aux coudes, aux poignets, précise les articulations des hommes poupées, marque les latitudes de ces corps trop finement découpés en bandes longitudinales pour ne pas perdre l'ordinaire unité des formes organiques et ne pas agencer une horlogerie cosmique sur laquelle un autre temps se déclenche.

Visions d'une nuit et d'un matin de Pâques 1982, dans la sierra Tarahumara, à Norogachic d'où Artaud, en 1936, datait une lettre à Paulhan. Réelles, certes. La plus élémentaire des vues, bien plus pauvre que ce qui a été.